Jules Gérard

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-177929

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

fête; nous y lûmes ce qui suit : « Sainte-Barbe est la » patronne des canonniers, on ne sait pourquoi. »

Nous fûmes parfaitement édifiés.

Bref, à midi le pavé trembla. Deux pièces de douze s'avançaient avec la parade. — L'artilleur, comme il le dit si bien, est le premier des soldats :

« L'artillerie est toujours la première,
Honneur et gloire aux vaillants artilleurs ! »

Ces hommes au regard fier, aux épaules larges et carrées, aux moustaches touffues, à la démarche ferme et martiale, se dirigeaient sur Ouchy.

Un grand événement allait s'accomplir.

Quelques minutes plus tard, les quais, la jetée, Beau-Rivage, tout était ébranlé; et les eaux du Léman, fortement agitées, portaient l'épouvante dans le port d'Evian, où des centaines de barques étaient ancrées!..

Et à chaque détonation ces braves artilleurs de répéter :

« En véritable artilleur,
J'aime à servir ma patrie;
Mes canons et mon amie,
Voilà ma gloire et mon bonheur ! »

Que de choses il y aurait encore à dire sur ce jour mémorable ! Mais la place me manque, et, je vous en prie, chers lecteurs, faites-moi grâce de la fougasse !

L. M.

Le nouveau psautier.

Depuis quelques jours le rejet du nouveau psautier par le Grand Conseil occupe nos journaux. Nous n'avons pas l'intention de décider entre la *Patrie*, le *Nouvelliste* et leurs collègues; nous nous contenterons de chercher à éclairer la question.

Le chant sacré, dans nos églises, laisse certainement à désirer; il n'est pas l'expression vraie et spontanée de nos sentiments religieux. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la musique sacrée. « Les psaumes de David ont été composés dans des circonstances solennelles du peuple hébreu; on y sent la joie; la parole est ailée et ondoyante comme la flamme; on sent que tout cela a bien été chanté avec des acclamations et des mains levées vers le ciel. » (Souvestre). Chez les catholiques, où, dans le courant de l'année ecclésiastique, on célèbre la commémoration des principaux faits de l'histoire chrétienne, on trouve encore de la foi et de l'enthousiasme. Lorsque dans la nuit de Noël, au coup de minuit, devant un autel illuminé, inondé des fumées de l'encens, un chœur de jeunes filles entonne, avec accompagnement d'orgues, le *Gloria in excelsis* (Gloire dans les cieux !), on sent tout ce qu'il y a d'émouvant, de saisissant, d'actuel dans ce chant.

Lorsque, chez les luthériens, le pasteur consacre et bénit le pain et le vin sur l'autel, les chœurs avec accompagnement d'orgues exaltent le sentiment religieux; ce chant a sa raison d'être. — Dans nos temples, rien de tout cela; on chante... pourquoi? parce que le pasteur a indiqué un psaume et a dit de chanter. Certes, nous voilà bien loin de l'origine et de l'emploi universel du chant sacré. L'enthousiasme manque, et ce n'est pas un nouveau psautier qui le fera naître.

Passons à la musique. Nous choisirons deux exemples modernes et connus. Lorsque la France, en 1798, après avoir proclamé les principes de la liberté des peuples, se vit attaquée par une coalition étrangère, les Français, forts de leur enthousiasme, zélés pour leur œuvre, chantèrent la *Marseillaise*, chant grave, à notes larges et pleines. Le *Gode save the Queen* des Anglais est également majestueux, noble, digne d'un peuple libre et fort. Voilà le vrai ton de l'hymne grave, de l'hymne de la foi qui lutte. Dans l'opéra même, dans le *Freischutz*, dans *Zampa*, dans les *Huguenots*, on a conservé à la musique sacrée ce caractère qui lui est propre. Pourquoi donc s'écarter du type admis dans tous les pays?

Nous laissons à ceux qui ont vu le nouveau psautier le soin de juger si les nouveaux cantiques répondent à l'idéal demandé.

Nous pensons que si l'on veut introduire de nouveaux psaumes dans l'église, il faut qu'ils aient un air de famille avec ceux que nous avons déjà, et non l'air narquois d'étrangers qui envahissent la place. Nous pensons que des artistes vraiment artistes et chrétiens doivent mettre la main à l'œuvre. Nous pensons que, sans retourner sous le sceptre du pape, il faudrait rendre au culte un peu de cette poésie dont on l'a dépouillé. Il faut ranimer le feu sacré éteint par l'incurable froideur de Calvin. Tout cela demande une action lente et progressive.

Le Grand Conseil a rejeté instinctivement le nouveau psautier, il a reculé devant une nouveauté dont l'opportunité était douteuse.

L'œuvre est à recommencer, mais avec quelque chose de vivifiant; elle est à recommencer, non comme une œuvre secrète et que peu de privilégiés sont admis à contempler. Les essais des nouvelles compositions doivent être publics, afin que chacun en juge. Le nouveau psautier ne devrait-il pas être soumis à l'approbation des assemblées de paroisse?

J. Z.

Jules Gérard.

Tous les journaux annonçant la mort de Jules Gérard, nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir quelques détails sur la vie de cet homme extraordinaire et sur la manière dont il a débuté dans sa périlleuse carrière de chasseur, qui lui a valu une si grande célébrité.

Jules Gérard, né en 1817, à Pignans, près Toulon, était fils d'un fonctionnaire. A quinze ans il avait à peu près fait ses études, pris son essor et chassait avec les vieux praticiens du pays. A vingt ans il visita l'Italie, fut à Malte, et à son retour il désira embrasser

la carrière des armes. L'Afrique était en feu. la guerre sainte avait réveillé de sa stupeur la nation arabe, Abd-el-Kader triomphait, et le massacre des soldats français avait lieu sur tous les points.

Jules Gérard partit pour l'Algérie, et après avoir assisté comme spectateur à ces drames accidentés de périls et d'émotions, il s'engagea volontairement le 23 juin 1842 dans le 3me régiment de spahis qui tenait garnison à Bone. A son arrivée au corps, Gérard, complétement absorbé par son instruction militaire, ne se livrait que rarement aux exercices de la chasse. Mais recrutait-on parmi les spahis de Bone des hommes de bonne volonté pour former l'escadron de guerre de Guelma, ce poste avancé qui couvre le versant nord des chaînes inférieures de l'Atlas, il se faisait inscrire des premiers; et certes, en se rapprochant de l'ennemi, il ne rêvait que la gloire du soldat!... pas une autre. C'est ainsi qu'il fit partie des expéditions de 1843, 1844, 1845 et 1846, durant lesquelles il obtint, avec le baptême de feu et de sang, l'honneur insigne d'être mis deux fois *à l'ordre de l'armée*.

Cependant, c'est dans un horizon plus étroit, mais non moins chargé de nuages, que Gérard, en dehors des règles ordinaires, s'est acquis des droits à l'admiration de tous les peuples.

Voyez-vous au milieu de la nuit un soldat escalader les remparts, braver le *qui-vive* des factionnaires, s'exposer à une mort obscure? c'est lui! c'est Gérard qui, ayant entendu les hurlements des chacals et des hyènes, se glisse à leur rencontre. Un vieux lion, descendu des chaînes de l'Atlas, exerce ses ravages dans le pays des Archioua, situé à vingt-quatre kilomètres de Guelma! De nombreuses victimes, tant en hommes qu'en bestiaux, ont signalé sa présence. La population est dans la stupeur: il faut un vengeur.

En quelques heures, en compagnie de son chien, grand griffon d'arrêt, il a franchi la vaste plaine de Guelma. Durant toute cette nuit, il battit vainement la campagne, sans qu'aucune trace s'offrit à ses yeux!... Le lendemain, à la même heure, il était à son poste, explorant les ravines et les abords des douairs.

Enfin le 8 juillet, à la chute du jour, vers huit heures du soir, un terrible rugissement, répercuté par les échos, se fait entendre dans la direction d'un ravin. A cette voix puissante, la nature entière se tait... les animaux rampent et se cachent... Gérard en fut ému: son cœur battit avec précipitation. Une étincelle électrique s'élança de la plante de ses pieds à la pointe de ses cheveux!... Il eut peur!... Il eut peur comme Napoléon, comme Napoléon, Bayard et Turenne ont eu peur! Le corps seul paya le tribut d'argile à l'argile dont il a été formé! L'âme resta pure, intacte et forte. — Tout à coup son fidèle griffon se rabat sur lui, sans même aboyer à l'effroi, car l'effroi l'a paralysé.

Noble et imposant spectacle! le lion, la crinière flottante, l'œil en feu, la gueule sanglante, s'est dressé à vingt pas de Gérard : non, ce n'est plus la peur qui accélère les mouvements de son cœur à cet instant suprême! c'est la joie, la joie d'être au terme de son épreuve, la joie de se trouver en face d'un ennemi qu'on cherche.... joie qu'expliquent seuls la vengeance et l'attrait du combat.

Le lion, le vrai lion ne voit dans l'homme qu'une proie certaine: loin de fuir à son approche, il l'attaque toujours durant la nuit. Gérard le sait bien: aussi mettant à profit cette éternité de quelques secondes, il habitue son regard à mesurer et à soutenir le regard chatoyant du monstre.... Son bras, après avoir balancé son arme avec aisance et souplesse, s'est arrêté comme serré dans un étau!... ses jambes, posées en arc-boutant, consacrent l'immobilité de son corps incliné en avant : tout pour l'attaque, rien pour la retraite; c'est la victoire ou la mort, car déjà le doigt a pressé la détente... Une détonation a retenti.... Foudroyé entre les deux yeux, le monstre a labouré la terre de ses bonds! Le nuage de salpêtre se dissipe, et Gérard contemple d'un œil impassible la victime qui râlait à ses pieds les derniers souffles de sa vie.

Un premier drame s'était accompli.

Après cette expédition, couronnée d'un si fabuleux succès, Gérard revint au douair avec une attitude si modeste, qu'elle ne trahissait en rien son triomphe; cependant le lion était mort; il l'avait dit. A cette nouvelle, hommes, femmes et enfants font entendre des cris de joie. Les torches s'allument, les coups de feu donnent au loin le signal de la fête; le couscoussou, la bière aigre, les galettes circulent; les fanfares discordantes, les chants, les danses, complètent cette fantasia arabe, si palpitante d'entrain et d'originalité.

Sur les pas de Gérard la population entière dessine un long ruban de feu qui éclaire la vallée, et bientôt, aux reflets de ces mille flammes vacillantes, apparaît le monstre étendu sans mouvement.

C'était un de ces fiers lions de l'Atlas, parvenu au *nec plus ultra* de la force et de la beauté : il mesurait dix-sept pieds de la tête à l'extrémité de la queue, et une épaisse crinière voilait de boucles soyeuses la moitié de son large corps.

Un instant comprimé par la stupéfaction, le délire de la foule se réveille plus vibrant et plus fort!.. Mille voix réunies en une seule, comme les mille grains de la poudre, proclamèrent Gérard le *Tueur de lions*.

VARIÉTÉ.

M. le docteur Véron, de Paris, racontait l'autre jour à quelques amis, l'anecdote suivante:

« A l'époque où j'étais directeur de l'opéra, dit-il, je vis entrer dans mon cabinet un homme de cinquante ans environ, de belle taille et de bonne mine. A peine fûmes-nous seuls, mon visiteur se mit à genoux devant moi, et vous concevez si je me hâtai de le forcer à se relever et à prendre un fauteuil.

— Monsieur, me dit-il d'une voix altérée par l'é-